

Quand les mots ne suffisent plus

Moyen métrage. *Nulle part, la mer* de Michka Saäl

Marco de Blois

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1991). Review of [Quand les mots ne suffisent plus / Moyen métrage. *Nulle part, la mer* de Michka Saäl]. *24 images*, (55), 76–76.

NULLE PART, LA MER

DE MICHKA SAÄL

Dans ses deux films réalisés jusqu'à maintenant (*Loïn d'où* et *Nulle part, la mer*), Michka Saäl parle de l'exil. Ce qui frappe chez elle, ce sont les images fortes et poétiques qui émaillent ses textes, images ancestrales qui suggèrent sur un mode tragique la Haine, la Résignation, la Peur, et font remonter l'origine de ces émotions aux sources du passé. Ce faisant, la réalisatrice joint son exil (elle est Tunisienne de naissance et Québécoise d'adoption) à l'Exil en tant que thème intemporel. En ce sens, *Nulle part, la mer*, moyen métrage attachant en dépit de ses faiblesses, annonce une œuvre somme tout passionnante.



PHOTO: ALAIN CHAGNON

La femme sans nom (Frédérique Collin)

QUAND LES MOTS NE SUFFISENT PLUS

par Marco de Blois

Loïn d'où (prix Normande-Juneau 1990) avait la forme d'un collage intime duquel surgissaient des sensations liées à l'exil. Or, voici que dans *Nulle part, la mer*, Michka Saäl se confronte à la fiction : elle y raconte l'histoire de deux personnages à qui un lieu (un coin de forêt) sert de refuge. Arié, un jeune adolescent (Simon Gonzalez) y cache ses souvenirs. Il marque aussi avec un couteau sur le tronc d'un arbre les étapes de sa croissance. La femme en état de choc qu'il rencontre et apprivoise (Frédérique Collin) se trouve à cet endroit après avoir été violemment agressée. Pour l'adolescent, il s'agira de «prendre possession» de cette femme (celle-ci habitant son territoire, elle doit lui appartenir, ne serait-ce que sur un plan émotif). Cependant, comme elle n'habite nulle part, elle ne peut appartenir à personne, sinon à elle avant tout.

On peut parler pour ce film d'une double confrontation avec la fiction : celle de la

réalisatrice et celle d'Arié. On peut aussi parler dans les deux cas d'un avortement, dans la mesure où la fiction s'enfuit avec la femme pour garder ses secrets. Précisons tout d'abord que Michka Saäl prend soin d'évacuer tout ce qui pourrait expliquer l'état de choc de son personnage féminin. Quand celui-ci se dévoile enfin en un long plan-séquence, le spectateur sent alors son désir frustré par un leurre, car ce que la réalisatrice met à nu, c'est ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire la folie de cette femme (mais est-ce bien de la folie?). L'opacité demeure. Et le désir d'Arié est également frustré lorsqu'à la fin le même personnage est ramené on ne sait où en voiture.

Plus simplement, on a l'impression que dans *Nulle part, la mer*, le désir de raconter une histoire se cache sous des conventions poétiques — sans que cela, bien entendu, ne remette en question (je me répète) la qualité du texte. La femme sans nom interprétée par Frédérique Collin, sur lequel le propos du film repose, souffre en ce sens d'un problème de vraisemblance sérieux. L'excès la caractérise : autant au début elle a le caractère sauvage d'un être qui aurait été élevé par les loups (référence obligée : *L'enfant sauvage* de François Truffaut), autant par la suite, quand elle se met à parler, on peut difficilement croire qu'un état de choc, peu importe sa violence, ait pu provoquer un retour à de tels comportements. On passe donc ainsi à la déclamation poétique comme pour expliquer l' inexplicable, ce qui, malheureusement, referme le film — et le personnage — sur lui-même.

Mais cela ne devrait pas faire oublier les qualités de ce moyen métrage. Michka Saäl filme conformément à ses projets, c'est-à-dire qu'elle impose le lieu (la forêt) avec force, alternativement sous l'angle de l'intimité ou de l'immensité. Notons aussi l'expressivité du son (assuré par Claude Beaugrand et Fernand Bélanger), cette subtile «ambiance forêt» qui ponctue les actions et le caractère des personnages. Toujours à propos du son, ajoutons l'utilisation étonnante d'une très belle complainte musicale chantée par une femme (*Lamento pour la mort de Pasolini*, par Giovanna Marini), dont les rythmes funéraires réveillent le souvenir de la Haine, de la Résignation et de la Peur. ■

NULLE PART, LA MER

Québec. 1991. Ré. et Scé. : Michka Saäl. Ph. : Michel Lamothe. Mont. et Son : Fernand Bélanger, Claude Beaugrand. Int. : Frédérique Collin, Simon Gonzalez. 38 min. Couleur. Dist. : Films du crépuscule.